« Obama ne fait que prolonger la politique de Bush »

PHOTO JÉRÔME MARS POUR LE JDD

À l'aube du second mandat d'Obama, ***Oliver Stone,*** *le metteur en scène de « Platoon », « JFK » et « Salvador », met en garde le président des États-Unis contre un éternel impérialisme américain*

À 66 ans, Olivier Stone vient de réaliser et diffuser une série de dix épisodes pour la télévision américaine sur « l'histoire ignorée des États-Unis » (*The Untold History of the United States*). Cinq ans d'enquête qui ont permis à Oliver Stone de légitimer son parcours d'éternel contestataire du mythe américain. À la veille de son débat avec l'ancien chef de la diplomatie Hubert Védrine, lors des Journées du Havre, organisées par *Le Nouvel Observateur*, Oliver Stone a répondu aux questions du JDD.

Barack Obama entame son second mandat. Vous avez voté pour lui en 2008. Et en novembre dernier ?

J'ai voté pour lui de nouveau, mais c'était vraiment pour faire barrage à Mitt Romney. Je trouve qu'Obama n'a pas la stature de Martin Luther King ni de John Kennedy. Avec Obama, l'Amérique n'a pas changé de cap. Je comprends que la politique doit être basée sur le réalisme, mais mon idéalisme me fait croire que l'Amérique ne peut plus reposer sur l'impérialisme. Or, depuis la Seconde Guerre mondiale, notre politique étrangère est bipartisane, elle vit sur un consensus que défendent aussi bien des gens comme Romney que des gens comme Obama. Lorsque Obama explique que l'Amérique doit rester une nation « *indispensable* » et « *exceptionnelle* » comme si elle était encore bénie de Dieu, c'est d'une arrogance !

Vous ne croyez pas pourtant que l'Amérique doit en permanence s'adapter à un monde qui est toujours dangereux et porteur de réelles menaces ?

Le monde a toujours été dangereux. Mais cette idée que l'Amérique doit « sauver le monde » est dangereuse. Après 1945, tous nos présidents ont eu cette espèce de cri du cœur *[en français dans le texte]* contre le communisme, comme si Staline, à l'image de Hitler, allait débarquer avec ses chars à Paris. Après 1989, lorsque le communisme s'est effondré, j'avais 40 ans et je me suis dit qu'on allait enfin avoir un break et des relations plus pacifiques avec le monde, mais le complexe militaro-industriel américain devait produire et vendre de nouvelles armes. On l'a vu dans la foulée avec la guerre de Bush père contre les narcos d'Amérique centrale, comme si le général Noriega, à Panamá, était le nouveau Hitler. Puis il s'est inventé un nouvel ennemi en la personne de Saddam Hussein en l'accusant, lui aussi, d'être Hitler.

« Je serai fier de mon pays le jour où il cessera d'avoir peur de tout, comme si nous étions constamment menacés »

Vous n'avez pas peur d'être traité de révisionniste ?

Je suis révisionniste. Je pense vraiment qu'on aurait pu ne pas utiliser la bombe atomique tout en empêchant les Soviétiques d'envahir le Japon. L'historien Peter Kuznick, mon partenaire de travail sur la série télé et le livre de 700 pages qui la prolonge, appartient à une école de chercheurs qui revisitent l'histoire de la « guerre froide » et qui posent des questions qui n'ont jamais été soulevées.

Vous pensez vraiment qu'aucune des guerres américaines n'était juste ? Obama, en recevant le prix Nobel, a fait cette distinction entre les guerres justes et nécessaires comparées aux guerres voulues et stupides...

Il a tort. La guerre en Afghanistan, par exemple, était une grande erreur. Surtout lorsqu'il a ajouté 30.000 hommes sur le terrain alors qu'Al-Qaida n'existait plus physiquement en Afghanistan. C'était devenu une organisation internationale avec des cellules en Europe et en Asie. Si le combat était vraiment contre Al-Qaida, il aurait mieux valu faire la guerre au Pakistan, qui abritait Ben Laden. Parce que les talibans en Afghanistan n'ont aucune volonté de nous combattre en dehors de chez eux.

Votre questionnement de l'histoire, c'est une façon de comprendre votre propre vie ?

Oui, je suis né en 1946, mon père était un conservateur anti-Roosevelt, anti-New Deal, et celui de Peter Kuznick était de gauche. Peter a protesté contre la guerre au Vietnam alors que je combattais dans cette guerre. Je n'en suis pas revenu radicalisé et pacifiste. Ce n'est qu'en tournant mon film *Salvador* en Amérique centrale que j'ai compris à quel point l'anticommunisme qui prévalait au Vietnam et qui se prolongeait en Amérique latine était une erreur. En prenant de l'âge, je pense qu'on finit par se réveiller et à vouloir comprendre.

Vous vous êtes engagé au Vietnam par patriotisme ?

Je voulais servir, comme mon grand-père qui avait combattu sous les ordres de Pétain pendant la Première Guerre mondiale avant d'être gazé au cours des combats. Plus tard, après le Débarquement, mon père, un lieutenant-colonel, a épousé une Française. Quand j'étais enfant, je jouais avec mes cousins français dans les bois de La Ferté-sous-Jouarre et on récupérait dans les bois des armes allemandes qui y avaient été oubliées. Donc, j'ai suivi leur chemin, en quelque sorte.

Vous pensez que c'est une bonne chose d'avoir deux anciens du Vietnam, John Kerry et Chuck Hagel, au département d'État et au Pentagone ? Deux hommes qui savent dans leur chair ce qu'est la guerre.

Ce qui me rassure, c'est que ce sont tous les deux des modérés par rapport à la mentalité et à la rhétorique guerrière de la droite américaine. Ils ne voient pas le monde comme le voyait Bush, avec cette conception que si l'on n'était pas avec l'Amérique, c'est qu'on était forcément contre.

J'ai l'impression malgré tout que, par rapport à Obama, vous crachez dans la soupe. Vous ne vous rendez pas compte peut-être de la chance que vous avez....

Oui, il vaut mieux que les autres, mais la politique étrangère qu'il conduit ne fait que prolonger celle de Bush. La différence, c'est qu'il le fait de façon plus intelligente. Mais cela ne veut pas dire qu'il a raison. Je ne sais pas ce qu'il va faire pour la Syrie ou avec sa stratégie d'engagement en Asie-Pacifique. Ni même ce qu'il compte faire dans le domaine de la recherche militaire spatiale ou de la cyberguerre. Mais cette militarisation est dangereuse pour l'Amérique. Je serai fier de mon pays le jour où il ne sera plus une puissance impériale et où il cessera d'avoir peur de tout où que ce soit dans le monde, comme si nous étions constamment menacés.

Vous ne lui reconnaissez vraiment aucun mérite ?

Ce n'est pas la question. Nous sommes la seule et première puissance militaire au monde et Obama n'arrive pas à comprendre qu'il faut des puissances régionales dans le monde et respecter les Nations unies. Oui, il faut une Amérique forte mais aussi une Russie forte, une Chine forte, un Brésil fort, une Turquie forte ou une France forte. J'en profite pour dire aux Français qu'ils feraient bien de se barrer de l'Otan parce qu'on n'a plus besoin de cette monstruosité de l'après-guerre. ●

INTERVIEW FRANÇOIS CLEMENCEAU